

---

**Pierre LEROUX et Erik NEVEU (dir.) (2017), *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales***

Rennes, Presses universitaires de Rennes, Coll. « Res Publica »

**Gilles Labarthe**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/communication/10359>

ISBN : 978-2-921383-90-5

ISSN : 1920-7344

**Éditeur**

Université Laval

**Référence électronique**

Gilles Labarthe, « Pierre LEROUX et Erik NEVEU (dir.) (2017), *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales* », *Communication* [En ligne], Vol. 36/2 | 2019, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 22 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communication/10359>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 juillet 2019.



Les contenus de la revue *Communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Pierre LEROUX et Erik NEVEU (dir.) (2017), *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, Coll. « Res Publica »

Gilles Labarthe

---

## RÉFÉRENCE

Pierre LEROUX et Erik NEVEU (dir.) (2017), *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Coll. « Res Publica »

Comment mieux comprendre et décrire un univers social qu'en se plongeant au cœur de sa réalité, en partageant la vie de ses acteurs, en l'observant au plus près jour après jour ? Depuis longtemps les observateurs, analystes, descripteurs et « raconteurs » de « mondes sociaux » (anthropologues, ethnologues, journalistes, sociologues, écrivains...) ont défendu le recours à la pratique de « l'immersion » pour saisir ce qui par d'autres approches resterait inconnu ou caché, et permettre — comme forme d'engagement « total » — de dérober puis de révéler des vérités plus « sensibles » en laissant une part aux affects (p. 11).

- 1 Ainsi commence l'introduction de ce riche ouvrage collectif réunissant une vingtaine de contributions initialement présentées lors d'un colloque organisé en novembre 2013 à Sciences Po Rennes. Ce colloque prenait pour objet d'étude les pratiques d'immersion en sciences sociales, en journalisme et en littérature. Dans ces différents domaines, comme dans bien d'autres (aide sociale, coopération internationale, police ou renseignement, par exemple), les situations et pratiques d'immersion soulèvent de nombreux questionnements. Avec justesse, les directeurs de publication suggèrent dès les premières lignes cette sorte de fascination diffuse que semble exercer l'immersion, à tort ou à raison.
- 2 L'immersion paraît en effet chargée de promesses : celle d'apporter une compréhension en profondeur, permettant seule de découvrir des dimensions, relations et logiques cachées ; celle de vivre une expérience unique, sous forme de « plongée » visant directement « le cœur de la bête » (socioculturelle, institutionnelle, politique, économique...) ; celle d'ouvrir sur des situations dans lesquelles le chercheur peut revêtir un statut de témoin privilégié, alternant ou cumulant (avec une maîtrise toute relative) de multiples rôles (« acteur social » plus ou moins obligé, passif ou engagé, voire militant ; observateur ou « voyeur », etc.) ; celle de la complémentarité des modes d'accès à la connaissance (subjective, de l'expérience vécue, affective et sensorielle, ou plus objectivante) ; celle d'accéder à une forme d'initiation, par l'acquisition de savoirs insaisissables pour qui n'aurait pas accepté auparavant de « payer de sa personne » ; celle, enfin, d'un retour victorieux dans « son » monde social, rapportant à ses confrères les signes tangibles de cette initiation si chèrement acquise (il est possible sinon d'en exhiber les stigmates, du moins de révéler des « données » implicites ou masquées qui avaient jusque-là échappé à d'autres analyses, quantitatives par exemple).
- 3 Autant de promesses que tout chercheur en sciences sociales privilégiant les méthodes qualitatives se doit de remettre en question, étape par étape, notamment au cours de son « entrée » sur le terrain ; de son « séjour » prolongé dans le milieu d'accueil ; de la négociation de sa « sortie » (temporaire, provisoire, définitive) de terrain ; puis, du travail d'objectivation, de la mise en forme et de la restitution des connaissances. À quel point ces dernières étapes ne seraient-elles d'ailleurs pas trop précipitées, par la volonté (ou l'obligation) de « rendre compte » auprès de la communauté scientifique de l'expérience traversée, dans la limite des budgets et délais impartis ?
- 4 Les difficultés résident aussi dans les effets de mode et les risques de mythification de l'immersion. L'expression recouvre à la fois une notion et des pratiques floues, mais très présentes en particulier dans l'abondante production journalistique. Celle-ci exploite une large palette de procédés en amont et au cours des reportages et des investigations. Ils sont souvent gommés au moment de l'écriture, ou au contraire accentués pour certains, comme dans une mise en scène.
- 5 Pour répondre à ces difficultés, les initiateurs et auteurs de ce livre tentent d'abord de définir une base commune. Ils avancent quelques points de repère : on entend ici par immersion  
  - un temps d'observation « long » au sens où il provoque une rupture marquée avec l'univers d'origine, le cadre et les routines de vies de l'observateur ; des pratiques « d'inclusion » dans le milieu observé (à découvert ou masqué) ; une volonté de s'interroger tout au long de l'expérience sur toutes les dimensions de ce qui est vécu (le recours à différents moyens pour conserver le témoignage de l'expérience

dans ses différentes dimensions), et une restitution — le plus souvent par écrit — témoignant d'un point de vue réflexif sur cette expérience (p. 11-12).

- 6 Ils se réfèrent aussi à « une dialectique du dedans et du dehors (inclusion et exclusion, participation et observation...) » (*ibidem*).
- 7 Les cinq parties composant ce riche ouvrage proposent chacune des réponses à ces questions, sous forme d'études de cas ou d'approches plus historiques ou théoriques. Autant d'éclairages bienvenus mêlant contributions de praticiens et d'analystes, pour mieux se familiariser avec le « foisonnement de l'immersion » et en débattre. La première partie est ainsi consacrée à « des expériences pionnières d'immersion » en journalisme, en littérature et en sociologie. La deuxième soulève des interrogations sur la relation entre biographie et pratiques d'immersion dans des recherches sociologiques et ethnologiques. La troisième se focalise sur des contraintes particulières (quels moments pour le *coming out* de l'ethnologue sur le terrain ? Quelles limites de l'immersion en médecine générale ? Dans les milieux de la sécurité ? Comment gérer la distance sociale avec des secteurs professionnels défavorisés ?). D'autres tensions sont abordées dans une quatrième partie, par des exemples d'impératifs ambivalents ou contradictoires que le chercheur doit résoudre selon les contextes et logiques en présence (corps de l'armée, de la police ; scènes de violence dans des quartiers dits difficiles). Vient enfin une cinquième partie de cadrage plus théorique, axée sur la question délicate de la restitution.
- 8 Le volume se clôt par une conclusion originale signée par Andrew Abbott, professeur de sociologie à l'Université de Chicago et rédacteur en chef de la prestigieuse *American Sociological Review*. Ce spécialiste de l'étude des mondes académiques et des méthodes en sciences sociales propose un long article autour du concept de la sociologie lyrique, qu'il oppose à la sociologie narrative. Cette sociologie lyrique peut aussi s'appliquer aux méthodes quantitatives, recourant par exemple à des « récits » de variables, à des figures, des personnifications, à « la localisation spécifique de son sujet et de son objet dans l'espace social ». Elle cherche à « véhiculer le point de vue émotionnel de l'auteur à l'égard de son objet d'étude, plutôt que de "l'expliquer" » (p. 353).
- 9 Ajoutons qu'une bibliographie générale très complète précise toutes les références importantes citées. Les renvois à des travaux et réflexions venant de l'anthropologie et de l'ethnologie tiennent une place de premier choix. Ces deux disciplines restent sans doute celles qui ont le plus tenté de définir précisément en quoi consiste l'immersion, les prérequis et étapes à suivre dans la conduite d'entretiens et d'un « terrain » (proche ou éloigné), tant l'observation ethnographique constitue le cœur du métier. Ces règles et principes ont été abondamment explicités, surtout depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et les travaux de Bronislaw Malinowski jusqu'à des synthèses récentes (Copans, 1998 ; Beaud et Weber, 2003).
- 10 Il y a fort à dire et à apprendre concernant les « ratés » dans les relations toujours singulières et nourries de subjectivité entre biographie et pratiques d'immersion dans des recherches sociologiques et ethnologiques (deuxième partie, p. 109-159). Combien de chercheurs ont fini par avouer leur fatigue et les limites de ces « terrains » ? Combien ont bataillé avec ou contre les effets de réel de l'immersion et ses faux-semblants, qui devraient précisément être tenus à bonne distance, pour éviter les dérives de « l'exotisme » ? Depuis Franz Boas (1858-1942), considéré comme le « père » de l'anthropologie américaine, beaucoup ont par exemple couché sur leur journal de bord leurs exaspérations face à des « informateurs » certes « indigènes », mais aussi récalcitrants ou trop calculateurs. La publication après coup de ces notes a offert aux

lecteurs une vision radicalement différente de leurs travaux scientifiques et autres monographies publiés précédemment. Michel Leiris a confessé des déconvenues similaires lors de ses expériences ethnographiques en terres africaines, à l'époque coloniale, doutant de pouvoir résoudre le problème de la distance le séparant de « l'Autre » (Mission Dakar-Djibouti, 1931-1933). Claude Lévi-Strauss a exprimé ses réserves en commençant ses *Tristes tropiques* par sa célèbre formule : « Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. » Plus contemporain, le Britannique Nigel Barley a choisi d'en rire, se découvrant lui-même « étudié » — et avec quelle perspicacité — par les membres de la communauté autochtone du Cameroun sur laquelle il terminait une thèse de doctorat (les Dowayos, dans *Un anthropologue en déroute*, 1992 ; ouvrage sur lequel revient ici Aline Hartemann, rattachée au Centre Marc Bloch à Berlin, et à l'EHESS-CEMA, Paris ; voir p. 147-159).

- 11 Pour le chercheur attiré par les méthodes qualitatives, les entretiens semi-directifs et ouverts, l'observation participante suivant le courant sociologique interactionniste de l'école de Chicago, ces lectures obligent à une réflexion approfondie et intellectuellement honnête sur de difficiles équilibres : rapports fluctuants d'identification / d'altérité aux personnes enquêtées, au terrain ; rapports de proximité aux sources, aux informateurs ; modes de collaboration, de négociation et marchandages, ou de conflit concernant l'accès aux informations ; immersion nécessitant des périodes de prise de recul, de « sorties » provisoires du terrain, etc.
- 12 Par contraste, si les anthropologues et ethnologues ont livré leurs réflexions et souvent fait leur autocritique sur ces points, surtout ces cinquante dernières années et dans un contexte postcolonial, les journalistes, qui ont très tôt dans l'histoire pratiqué l'immersion, ont globalement toujours préféré (encore plus que les autres) maintenir une zone de flou autour de leurs conditions de travail et de production. On trouvera avec peine dans leurs publications les versants méthodologiques de leurs reportages ou enquêtes au long cours, explicitant les modalités et les détails relevant de telles pratiques. Pierre Leroux et Erik Neveu citent « le coup d'éclat de Nelly Bly (en 1887), et son immersion incognito, dans un asile psychiatrique », ou « les récits d'Upton Sinclair, de Georges Orwell ou de Günter Wallraff, sur des univers sociaux souvent délaissés (travailleurs précaires, immigrés...) ou réputées (sic) difficiles d'accès » (p. 11). Ces textes contiennent bien des apports réflexifs. Toutefois, si l'on peut dire qu'une « tradition » de l'enquête journalistique par immersion perdure, souvent par imitation de modèles antérieurs — les écoles de journalisme francophone se réfèrent par exemple au livre de Florence Aubenas, *Le quai de Ouistreham* (2010), pour lequel la journaliste s'était mise « dans la peau » d'une travailleuse précaire, engagée pour faire le ménage à bord des *ferries* au départ du port de Ouistreham —, pourquoi ses pratiques demeurent-elles aussi peu codifiées ? Jusqu'à quel point peut-on même définir à l'avance et « régler » une méthodologie, une marche à suivre, les différents processus et étapes d'une telle expérience. À bien des égards, l'immersion dépasse les routines de l'enquête journalistique, qui elle-même reste déjà si fortement dépendante d'éléments de contexte mouvants, des interactions, acteurs sociaux et occasions en présence ?
- 13 Les articles très descriptifs de la première partie ont le mérite de dégager quelques *modus operandi*. Marie-Ève Thérenty (Université Paul-Valéry, de Montpellier) retrace ainsi toute une gamme de rapports au terrain expérimentés par des journalistes et écrivains au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle distingue l'immersion corporelle de l'immersion identitaire, des traditions d'immersion comme le *slumming* ou le *stunt journalism* et des tendances, comme le *slow*

*journalism*. Mais les principes de narration (quête initiale, crise identitaire, résolution, restitution par la mise en récit...) semblent l'emporter sur la description d'une méthodologie de l'immersion. Florence Le Cam et Pierre Van den Dungen (Université libre de Bruxelles) reviennent davantage dans la seconde partie de leur article consacré au « journalisme déguisé » en Belgique (1870-1904) sur l'identification de certains procédés. Les modalités de rapports aux sources (modes de collaboration et de négociation, entre autres) sont ici mises en exergue.

- 14 On le sait : le journalisme est un objet d'étude « qui résiste ». La contribution de Neveu (Université de Rennes) portant sur le journalisme d'immersion en « Amérique » fournit toutefois une lecture plus analytique et théoriquement très armée de cette question des méthodes d'immersion. Il insiste sur les traditions anglo-saxonnes du *muckracking* et les ficelles du *newsgathering*. S'interrogeant sur le pourquoi et le comment de l'immersion, il effectue de nombreux rapprochements avec les méthodes d'enquête de terrain en sciences sociales, et dégage un certain nombre d'avantages stratégiques et tactiques que confèrent ce statut et cette position, au-delà de la *posture* journalistique : travail de documentation préalable ; nécessité d'acquérir une perception panoptique des terrains explorés ; instauration de rapports de confiance, de compréhension (par la proximité et l'empathie) et de collaboration avec les sources ; optimisation de la collecte des faits et données ; gains en matière d'accès aux informations et de leur intelligibilité ; recherche d'indices révélateurs et des logiques implicites à l'œuvre ; établissement de liens nouveaux et souvent inattendus entre certains faits et paramètres ; dé-centration du regard ; souci de précision et mécanismes d'objectivation, etc.
- 15 Toutes ces pages nous amènent à de nouveaux questionnements d'ordre épistémologique, aussi bien sur la nature de la connaissance produite que sur certains processus ou cheminements cognitifs menant à des découvertes, qu'elles soient journalistiques ou scientifiquement validées par le milieu académique — l'un n'excluant pas forcément l'autre...
- 16 Une plus forte structuration de cet ouvrage par thèmes, notions principales et mots-clés (avec un index par exemple) aurait encore mieux servi à faire de cette somme remarquable une référence francophone incontournable en la matière.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BARLEY, Nigel (2016), *Un anthropologue en déroute*, traduit de l'anglais par Marc DUCHAMP, Paris, Payot et Rivages.

BEAUD, Stéphane et Florence WEBER (2003), *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.

COPANS, Jean (1998), *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan Université.

## AUTEURS

### GILLES LABARTHE

Gilles Labarthe est chercheur et formateur, candidat au doctorat en journalisme et médias à l'Université de Neuchâtel. Courriel : [gilleslabarthe@datas.ch](mailto:gilleslabarthe@datas.ch)